

УИЛЬЯМ ШЕКСПИР

BEAUCOUP DE
BRUIT POUR
RIEN

Уильям Шекспир
Beaucoup de Bruit pour Rien

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=25476655

Beaucoup de Bruit pour Rien:

Содержание

NOTICE SUR BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN	4
BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN	8
ACTE PREMIER	10
SCÈNE I	10
SCÈNE II	24
SCÈNE III	26
ACTE DEUXIÈME	30
SCÈNE I	30
Конец ознакомительного фрагмента.	40

William Shakespeare

Beaucoup de Bruit pour Rien

NOTICE SUR BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN

L'histoire de Ginévra, dans le cinquième chant de l'*Arioste*, a quelque rapport avec la fiction romanesque de cette pièce; plusieurs critiques, et entre autres Pope, ont cru que le *Roland Furieux* avait été la source où Shakspeare avait puisé. On remarque aussi dans plusieurs anciens romans de chevalerie des épisodes qui rappellent la calomnie de don Juan, et la mort supposée d'Héro; mais c'est dans les histoires tragiques que Belleforest a empruntées à Bandello qu'on trouve la nouvelle qui a évidemment fourni à Shakspeare l'idée de *Beaucoup de bruit pour rien*.

«Pendant que Pierre d'Aragon tenait sa cour à Messine, un certain baron, Timbrée de Cardone, favori du prince, devint amoureux de Fénicia, fille de Léonato, gentilhomme de la ville: sa fortune, la faveur du roi, et ses qualités personnelles plaidèrent si bien sa cause, que Timbrée fut en peu de temps l'amant préféré de Fénicia, et obtint l'agrément de Léonato pour l'épouser.

«La nouvelle en vint aux oreilles d'un jeune gentilhomme

appelé Girondo-Olerio-Valentiano, qui depuis longtemps cherchait vainement à faire impression sur le cœur de Fénicia. Jaloux du bonheur de Timbrée, il ne songe plus qu'à le traverser, et met dans ses intérêts un autre jeune homme qui, affectant pour Timbrée un zèle officieux, va le prévenir qu'un de ses amis faisait de fréquentes visites nocturnes à sa fiancée, et offre de lui donner le soir même les preuves de sa perfidie.

«Timbrée accepte; il suit son guide qui lui fait voir en effet son prétendu rival, qui n'était qu'un valet travesti, montant par une échelle de corde dans l'appartement de Fénicia. Timbrée ne veut pas d'autre éclaircissement, et dès le lendemain il va retirer sa parole, et révèle à Léonato la trahison de sa fille.

«Fénicia, accablée de cet affront, s'évanouit et ne reprend ses sens qu'au bout de sept heures. Tout Messine la croit morte, car elle-même, résolue de renoncer au monde, se fait transporter secrètement à la campagne, chez un de ses oncles, pendant qu'on célèbre ses funérailles.

«Le remords poursuit partout Girondo; il se décide à faire à Timbrée l'aveu de sa coupable calomnie; il le mène à l'église, auprès du tombeau de Fénicia, se met à genoux, offre un poignard à son rival, et, lui présentant son sein, le conjure de frapper le meurtrier de la fille de Léonato.

«Timbrée lui pardonne, et court lui-même chez Léonato lui offrir toute sa fortune en réparation de sa crédule jalousie; le vieillard refuse, et n'exige de Timbrée que la promesse d'accepter une autre épouse de sa main.

«Quelque temps après il le conduisit à sa campagne et lui présente Fénicia sous le nom de Lucile, et comme sa nièce. Fénicia était tellement changée, qu'elle ne fut reconnue qu'à la fin de la noce, et lorsqu'une tante de la mariée ne put garder plus longtemps le secret;» tel est l'extrait succinct de la nouvelle du prolixe Bandello.

On verra quel intérêt dramatique le poète a ajouté à ce récit déjà intéressant. La scène de l'église, où Claudio accuse hautement Héro, est vraiment tragique. Combien est touchant l'appel que fait la fille de Léonato à son innocence! Quelle profonde connaissance du coeur humain décèle le caractère de ce don Juan, cet homme essentiellement insociable, pour qui faire le mal est un besoin, et qui s'irrite contre les bienfaits de son propre frère!

Mais les personnages les plus brillants et les plus animés de la pièce sont Bénédict et Béatrice. Que d'originalité dans leurs dialogues, où l'on trouve quelquefois, il est vrai, un peu trop de liberté! Leur aversion pour le mariage, leur conversion subite, fournissent une foule de situations des plus comiques. Les deux constables, Dogberry et Verges, avec leur suffisance, leurs graves niaiseries et leurs lourdes bévues, sont des modèles de naturel.

Il y a dans cette pièce un heureux mélange de sérieux et de gaieté qui en fait une des plus charmantes productions de Shakspeare: c'est encore une de celles que l'on revoit avec le plus de plaisir sur le théâtre de Londres. Bénédict était un des rôles favoris de Garrick, qui y faisait admirer toute la souplesse de son

talent.

Selon le docteur Malone, la comédie de *Beaucoup de bruit pour rien* aurait été composée en 1600, et imprimée la même année.

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN

COMÉDIE

PERSONNAGES

DON PÈDRE, prince d'Aragon.

LEONATO, gouverneur de Messine.

DON JUAN, frère naturel de don Pèdre.

CLAUDIO, jeune seigneur de Florence, favori de don Pèdre.

BENEDICK, jeune seigneur de Padoue, autre favori de don Pèdre.

BALTHAZAR, domestique de don Pèdre.

ANTONIO, frère de Léonato.

BORACHIO,) attaché à don Juan.

CONRAD,)

DOGBERRY,) deux constables.

VERGES,)

UN SACRISTAIN.

UN MOINE.

UN VALET.

HÉRO, fille de Léonato.

BÉATRICE, nièce de Léonato.

MARGUERITE,) dames attachées

URSULE,) à HÉRO.

MESSAGERS, GARDES ET VALETS.

La scène est à Messine.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Terrasse devant le palais de Léonato

***Entrent LÉONATO, HÉRO, BÉATRICE
et autres, avec UN MESSAGER***

LÉONATO. – J'apprends par cette lettre que don Pèdre d'Aragon arrive ce soir à Messine.

LE MESSAGER. – A l'heure qu'il est, il doit en être fort près. Nous n'étions pas à trois lieues lorsque je l'ai quitté.

LÉONATO. – Combien avez-vous perdu de soldats dans cette affaire?

LE MESSAGER. – Très-peu d'aucun genre et aucun de connu.

LÉONATO. – C'est une double victoire, quand le vainqueur ramène au camp ses bataillons entiers. Je lis ici que don Pèdre a comblé d'honneurs un jeune Florentin nommé Claudio.

LE MESSAGER. – Bien mérités de sa part et bien reconnus

par don Pèdre. – Claudio a surpassé les promesses de son âge; avec les traits d'un agneau, il a fait les exploits d'un lion. Il a vraiment trop dépassé toutes les espérances pour que je puisse espérer de vous les raconter.

LÉONATO. – Il a ici dans Messine un oncle qui en sera bien content.

LE MESSENGER. – Je lui ai déjà remis des lettres, et il a paru éprouver beaucoup de joie, et même à un tel excès, que cette joie n'aurait pas témoigné assez de modestie sans quelque signe d'amertume.

LÉONATO. – Il a fondu en larmes?

LE MESSENGER. – Complètement.

LÉONATO. – Doux épanchements de tendresse! Il n'est pas de visages plus francs que ceux qui sont ainsi baignés de larmes. Ah! qu'il vaut bien mieux pleurer de joie que de rire de ceux qui pleurent!

BÉATRICE. – Je vous supplierai de m'apprendre si le signor Montanto¹ revient de la guerre ici ou non.

LE MESSENGER. – Je ne connais point ce nom, madame. Nous n'avions à l'armée aucun officier d'un certain rang portant ce nom.

LÉONATO. – De qui vous informez-vous, ma nièce?

HÉRO. – Ma cousine veut parler du seigneur Bénédict de Padoue.

¹ *Montanto* est un des anciens termes de l'escrime et s'appliquait à un fier-à-bras, à un bravache.

LE MESSENGER. – Oh! il est revenu; et tout aussi plaisant que jamais.

BÉATRICE. – Il mit un jour des affiches² dans Messine, et défia Cupidon dans l'art de tirer de longues flèches; le fou de mon oncle qui lut ce défi répondit pour Cupidon, et le défia à la flèche ronde. – De grâce, combien a-t-il exterminé, dévoré d'ennemis dans cette guerre? Dites-moi simplement combien il en a tué, car j'ai promis de manger tous les morts de sa façon.

LÉONATO. – En vérité, ma nièce, vous provoquez trop le seigneur Bénédict; mais il est bon pour se défendre, n'en doutez pas.

LE MESSENGER. – Il a bien servi, madame, dans cette campagne.

BÉATRICE. – Vous aviez des vivres gâtés, et il vous a aidé à les consommer. C'est un très-vaillant mangeur; il a un excellent estomac.

LE MESSENGER. – Il est aussi bon soldat, madame.

BÉATRICE. – Bon soldat près d'une dame; mais en face d'un homme, qu'est-il?

LE MESSENGER. – C'est un brave devant un brave, un homme en face d'un homme. Il y a en lui l'étoffe de toutes les vertus honorables.

BÉATRICE. – C'est cela en effet; Bénédict n'est rien moins

² Il était d'usage parmi les gladiateurs d'écrire des billets portant des défis. *Flight et bird bolt* étaient différentes sortes de flèches.

qu'un homme étoffé³, mais quant à l'étoffe; – eh bien! nous sommes tous mortels.

LÉONATO. – Il ne faut pas, monsieur, mal juger de ma nièce. Il règne une espèce de guerre enjouée entre elle et le seigneur Bénédict. Jamais ils ne se rencontrent sans qu'il y ait entre eux quelque escarmouche d'esprit.

BÉATRICE. – Hélas! il ne gagne rien à cela. Dans notre dernier combat, quatre de ses cinq sens s'en allèrent tout éclopés, et maintenant tout l'homme est gouverné par un seul. Pourvu qu'il lui reste assez d'instinct pour se tenir chaudement, laissons-le-lui comme l'unique différence qui le distingue de son cheval: car c'est le seul bien qui lui reste pour avoir quelque droit au nom de créature raisonnable. – Et quel est son compagnon maintenant? car chaque mois il se donne un nouveau frère d'armes.

LE MESSENGER. – Est-il possible?

BÉATRICE. – Très-possible. Il garde ses amitiés comme la forme de son chapeau, qui change à chaque nouveau moule.

LE MESSENGER. – Madame, je le vois bien, ce gentilhomme n'est pas sur vos tablettes.

BÉATRICE. – Oh! non; si j'y trouvais jamais son nom, je brûlerais toute la bibliothèque. – Mais dites-moi donc, je vous prie, quel est son frère d'armes? N'avez-vous pas quelque jeune écervelé qui veuille faire avec lui un voyage chez le diable?

LE MESSENGER. – Il vit surtout dans la compagnie du noble Claudio.

³ *A stuffed man.*

BÉATRICE. – Bonté du ciel! il s'attachera à lui comme une maladie. On le gagne plus promptement que la peste; et quiconque en est pris extravague à l'instant. Que Dieu protège le noble Claudio! Si par malheur il est *pris* du Bénédict, il lui en coûtera mille livres pour s'en guérir.

LE MESSENGER. – Je veux, madame, être de vos amis.

BÉATRICE. – Je vous y engage, mon bon ami!

LÉONATO. – Vous ne deviendrez jamais folle, ma nièce.

BÉATRICE. – Non, jusqu'à ce que le mois de janvier soit chaud.

LE MESSENGER. – Voici don Pèdre qui s'approche.

(Entrent don Pèdre, accompagné de Balthazar et autres domestiques; Claudio, Bénédict, don Juan.)

DON PÈDRE. – Don seigneur Léonato, vous venez vous-même chercher les embarras. Le monde est dans l'usage d'éviter la dépense; mais vous courez au-devant.

LÉONATO. – Jamais les embarras n'entrèrent chez moi sous la forme de Votre Altesse; car, l'embarras parti, le contentement resterait. Mais quand vous me quittez, le chagrin reste et le bonheur s'en va.

DON PÈDRE. – Vous acceptez votre fardeau de trop bonne grâce. Je crois que c'est là votre fille.

LÉONATO. – Sa mère me l'a dit bien des fois.

BÉNÉDICK. – En doutiez-vous, seigneur, pour lui faire si

souvent cette demande?

LÉONATO. – Nullement, seigneur Bénédict; car alors vous étiez un enfant.

DON PÈDRE. – Ah! la botte a porté, Bénédict. Nous pouvons juger par là de ce que vous valez, à présent que vous êtes un homme. – En vérité, ses traits nomment son père. Soyez heureuse, madame, vous ressemblez à un digne père.

(Don Pèdre s'éloigne avec Léonato.)

BÉNÉDICK. – Si le seigneur Léonato est son père, elle ne voudrait pas pour tout Messine avoir sa tête sur les épaules tout en lui ressemblant comme elle fait.

BÉATRICE. – Je m'étonne que le seigneur Bénédict ne se rebute point de parler. Personne ne prend garde à lui.

BÉNÉDICK. – Ah! ma chère madame Dédaigneuse! vous vivez encore?

BÉATRICE. – Et comment la Dédaigneuse mourrait-elle, lorsqu'elle trouve à ses dédains un aliment aussi inépuisable que le seigneur Bénédict? La courtoisie même ne peut tenir en votre présence; il faut qu'elle se change en dédain.

BÉNÉDICK. – La courtoisie est donc un renégat? – Mais tenez pour certain que, vous seule exceptée, je suis aimé de toutes les dames, et je voudrais que mon coeur se laissât persuader d'être un peu moins dur; car franchement je n'en aime aucune.

BÉATRICE. – Grand bonheur pour les femmes! Sans cela,

elles seraient importunées par un pernicieux soupirant. Je remercie Dieu et la froideur de mon sang; je suis là-dessus de votre humeur. J'aime mieux entendre mon chien japper aux corneilles, qu'un homme me jurer qu'il m'adore.

BÉNÉDICK. – Que Dieu vous maintienne toujours dans ces sentiments! Ce seront quelques honnêtes gens de plus dont le visage échappera aux égratignures qui les attendent.

BÉATRICE. – Si c'étaient des visages comme le vôtre, une égratignure ne pourrait les rendre pires.

BÉNÉDICK. – Eh bien! vous êtes une excellente institutrice de perroquets.

BÉATRICE. – Un oiseau de mon babil vaut mieux qu'un animal du vôtre.

BÉNÉDICK. – Je voudrais bien que mon cheval eût la vitesse de votre langue et votre longue haleine. – Allons, au nom de Dieu, allez votre train; moi j'ai fini.

BÉATRICE. – Vous finissez toujours par quelque algarade de rosse; je vous connais de loin.

DON PÈDRE. – Voici le résumé de notre entretien. – Seigneur Claudio et seigneur Bénédict, mon digne ami Léonato vous a tous invités. Je lui dis que nous resterons ici au moins un mois; il prie le sort d'amener quelque événement qui puisse nous y retenir davantage. Je jurerais qu'il n'est point hypocrite et qu'il le désire du fond de son cœur.

LÉONATO. – Si vous le jurez, monseigneur, vous ne serez point parjure. (*A don Juan.*) – Souffrez que je vous félicite,

seigneur: puisque vous êtes réconcilié au prince votre frère, je vous dois tous mes hommages.

DON JUAN. – Je vous remercie: je ne suis point un homme à longs discours; je vous remercie.

LÉONATO. – Plaît-il à Votre Altesse d'ouvrir la marche?

DON PÈDRE. – Léonato, donnez-moi la main; nous irons ensemble.

**(Tous entrent dans la maison,
excepté Bénédict et Claudio.)**

CLAUDIO. – Bénédict, avez-vous remarqué la fille du seigneur Léonato?

BÉNÉDICK. – Je ne l'ai pas remarquée, mais je l'ai regardée.

CLAUDIO. – N'est-ce pas une jeune personne modeste?

BÉNÉDICK. – Me questionnez-vous sur son compte, en honnête homme, pour savoir tout simplement ce que je pense, ou bien voudriez-vous m'entendre parler, suivant ma coutume, comme le tyran déclaré de son sexe?

CLAUDIO. – Non: je vous prie, parlez sérieusement.

BÉNÉDICK. – Eh bien! en conscience, elle me paraît trop petite pour un grand éloge, trop brune pour un bel éloge⁴. Toute la louange que je peux lui accorder, c'est de dire que si elle était tout autre qu'elle est, elle ne serait pas belle; étant ce qu'elle est,

⁴ *Fair*, beau et blond.

elle ne me plaît pas.

CLAUDIO. – Vous croyez que je veux rire. Je vous en prie, dites-moi sincèrement comment vous la trouvez.

BÉNÉDICK. – Voulez-vous en faire emplette, que vous preniez des informations sur elle?

CLAUDIO. – Le monde entier suffirait-il à payer un pareil bijou?

BÉNÉDICK. – Oh! sûrement, et même encore un étui pour le mettre. – Mais parlez-vous sérieusement, ou prétendez-vous faire le mauvais plaisant pour nous dire que l'amour sait très-bien trouver des lièvres, et que Vulcain est un habile charpentier? Allons, dites-nous sur quelle gamme il faut chanter pour être d'accord avec vous?

CLAUDIO. – Elle est à mes yeux la plus aimable personne que j'aie jamais vue.

BÉNÉDICK. – Je vois encore très-bien sans lunettes, et je ne vois rien de cela: il y a sa cousine qui, si elle n'était pas possédée d'une furie, la surpasserait en beauté autant que le premier jour de mai l'emporte sur le dernier jour de décembre; mais j'espère que vous n'avez pas dans l'idée de vous faire mari? Serait-ce votre intention?

CLAUDIO. – Quand j'aurais juré le contraire, je me méfieraïs de moi-même, si Héro voulait être ma femme.

BÉNÉDICK. – En êtes-vous là? d'honneur? Quoi! n'est-il donc pas un homme au monde qui veuille porter son bonnet sans inquiétude? Ne reverrai-je de ma vie un garçon de soixante

ans? Allez, puisque vous voulez absolument vous mettre sous le joug, portez-en la triste empreinte, et passez les dimanches à soupirer. – Mais voilà don Pèdre qui revient vous chercher lui-même.

(Don Pèdre rentre.)

DON PÈDRE. – Quel mystère vous arrêtaît donc ici, que vous ne nous ayez pas suivis chez Léonato?

BÉNÉDICK. – Je voudrais que Votre Altesse m'obligeât à le lui dire.

DON PÈDRE. – Je vous l'ordonne, sur votre fidélité.

BÉNÉDICK. – Vous entendez, comte Claudio. Je puis être aussi discret qu'un muet de naissance, et c'est là l'idée que je voudrais vous donner de moi. – Mais *sur ma fidélité*: remarquez-vous ces mots: *Sur ma fidélité*. – Il est amoureux. De qui? Ce serait maintenant à Votre Altesse à me faire la question. Observez comme la réponse est courte. – D'Héro, la courte fille de Léonato.

CLAUDIO. Si la chose était, il vous l'aurait bientôt dit.

BÉNÉDICK. – C'est comme le vieux conte, monseigneur: «Cela n'est pas, cela n'était pas.» Mais en vérité, à Dieu ne plaise que cela arrive!

CLAUDIO. – Si ma passion ne change pas bientôt, à Dieu ne plaise qu'il en soit autrement!

DON PÈDRE. – Ainsi soit-il! si vous l'aimez; car la jeune

personne en est bien digne.

CLAUDIO. – Vous parlez ainsi pour me sonder, seigneur.

DON PÈDRE. – Sur mon honneur, j'exprime ma pensée.

CLAUDIO. – Et sur ma parole, j'ai exprimé la mienne.

BÉNÉDICK. – Et moi, sur mon honneur et sur ma parole, j'ai dit ce que je pensais.

CLAUDIO. – Je sens que je l'aime.

DON PÈDRE. – Je sais qu'elle en est digne.

BÉNÉDICK. – Je ne sens pas qu'on doive l'aimer, je ne sais pas qu'elle en soit digne, c'est là l'opinion que le feu ne pourrait détruire en moi. Je mourrai dans mon dire sur l'échafaud.

DON PÈDRE. – Tu fus toujours un hérétique obstiné à l'endroit de la beauté.

CLAUDIO. – Et jamais il n'a pu soutenir son rôle que par la force de sa volonté.

BÉNÉDICK. – Qu'une femme m'ait conçu, je l'en remercie; je lui adresse aussi mes humbles remerciements pour m'avoir élevé; mais je refuse de porter sur mon front une corne pour appeler les chasseurs, ou suspendre mon cor de chasse à un boudrier invisible; c'est ce que toutes les femmes me pardonneront. Comme je ne veux pas leur faire l'affront de me défier d'une seule, je me rends la justice de ne me fier à aucune; et ma peine (dont je ne serai que plus présentable) sera de vivre garçon.

DON PÈDRE. – Avant que je meure, je veux te voir pâle d'amour.

BÉNÉDICK. – De maladie, de faim ou de colère, seigneur; mais jamais d'amour. Prouvez une fois que l'amour me coûte plus de sang que le vin ne m'en saurait rendre, et alors je vous permets de me crever les yeux avec la plume d'un faiseur de ballades, et de me suspendre à la porte d'un mauvais lieu comme l'enseigne de l'aveugle Cupidon.

DON PÈDRE. – Bien! si jamais tu trahis ce vœu, tu nous fourniras un fameux argument.

BÉNÉDICK. – Si je le trahis, pendez-moi comme un chat dans une bouteille⁵, et tirez-moi dessus; et qu'on frappe sur l'épaule à celui qui me touchera en l'appelant Adam⁶.

DON PÈDRE. – Allons, le temps en décidera: *Avec le temps, le buffle sauvage en vient à porter le joug.*

BÉNÉDICK. – Le buffle sauvage, oui; mais si le sensé Bénédict porte jamais un joug, arrachez les cornes du buffle, et plantez-les sur mon front; qu'on fasse de moi un tableau grossier, et, en lettres aussi grosses que celles où l'on écrit: *Ici, bon cheval à louer*, faites tracer sur ma figure: *Ici, on peut voir Bénédict, l'homme marié.*

CLAUDIO. – Si jamais cela t'arrive, tu seras fou à lier.

DON PÈDRE. – Bon! si Cupidon n'a pas épuisé son carquois dans Venise, il te fera bientôt trembler.

⁵ Dans quelques provinces d'Angleterre, on enfermait autrefois un chat avec de la suie dans une bouteille de bois (semblable à la gourde des bergers), et on la suspendait à une corde. Celui qui pouvait en briser le fond en courant, et être assez adroit pour échapper à la suie et au chat qui tombait alors, était le héros de ce divertissement cruel.

⁶ Adam Bell, fameux archer.

BÉNÉDICK. – Je m'attends aussitôt à un tremblement de terre.

DON PÈDRE. – Eh bien! temporez d'heure en heure; mais cependant, seigneur Bénédict, rendez-vous chez Léonato, faites-lui mes civilités, et dites-lui que je ne manquerai point de me trouver au souper; car il a fait de grands préparatifs.

BÉNÉDICK. – J'ai presque tout ce qu'il me faut pour faire un tel message; ainsi je vous recommande...

CLAUDIO. – A la garde de Dieu, daté de ma maison, si j'en avais une.

DON PÈDRE. – Le six de juillet, votre féal ami, Bénédict.

BÉNÉDICK. – Ne raillez pas, ne raillez pas! le corps de votre discours est souvent vêtu de simples franges dont les morceaux sont très-légèrement faufilés; ainsi, avant de lancer plus loin de vieux sarcasmes, examinez votre conscience; et là-dessus, je vous laisse.

(Bénédict sort.)

CLAUDIO. – Mon prince, Votre Altesse peut maintenant me faire du bien.

DON PÈDRE. – C'est à toi d'instruire mon amitié; apprends-lui seulement comment elle peut te servir, et tu verras combien elle sera docile à retenir tout ce qui pourra te faire du bien, quelque difficile que soit la leçon.

CLAUDIO. – Léonato a-t-il des fils, mon seigneur?

DON PÈDRE. – Il n'a d'autre enfant que Héro. Elle est son unique héritière; vous sentez-vous du penchant pour elle, Claudio?

CLAUDIO. – Ah! seigneur, quand vous passâtes pour aller terminer cette guerre, je ne la vis que de l'oeil d'un soldat à qui elle plaisait, mais qui avait en main une tâche plus rude que celle de changer ce goût en amour; à présent que je suis revenu ici, et que les pensées guerrières ont laissé leur place vacante, au lieu d'elles viennent une foule de désirs tendres et délicats qui me répètent combien la jeune Héro est belle, et me disent que je l'aimais avant d'aller au combat.

DON PÈDRE. – Te voilà bientôt un véritable amant. Déjà tu fatigues ton auditeur d'un volume de paroles. Si tu aimes la belle Héro, eh bien! aime-la. Je ferai les ouvertures auprès d'elle et de son père, et tu l'obtiendras. N'est-ce pas dans ces vues que tu as commencé à me filer une si belle histoire?

CLAUDIO. – Quel doux remède vous offrez à l'amour! A son teint vous nommez son mal. De peur que mon penchant ne vous parût trop soudain, je voulais m'aider d'un plus long récit.

DON PÈDRE. – Et pourquoi faut-il que le pont soit plus large que la rivière? La meilleure raison pour accorder, c'est la nécessité. Tout ce qui peut te servir ici est convenable. En deux mots, tu aimes, et je te fournirai le remède à cela. – Je sais qu'on nous apprête une fête pour ce soir; je jouerai ton rôle sous quelque déguisement, et je dirai à la belle Héro que je suis Claudio; j'épancherai mon coeur dans son sein, je captiverai son

oreille par l'énergie et l'ardeur de mon récit amoureux; ensuite j'en ferai aussitôt l'ouverture à son père; et pour conclusion, elle sera à toi. Allons de ce pas mettre ce plan en exécution.

(Ils sortent.)

SCÈNE II

Appartement dans la maison de Léonato

LÉONATO ET ANTONIO *paraissent*

LÉONATO. – Eh bien! mon frère, où est mon neveu votre fils? A-t-il pourvu à la musique?

ANTONIO. – Il en est très-occupé. – Mais, mon frère, j'ai à vous apprendre d'étranges nouvelles auxquelles vous n'avez sûrement pas rêvé encore.

LÉONATO. – Sont-elles bonnes?

ANTONIO. – Ce sera suivant l'événement; mais elles ont bonne apparence et s'annoncent bien. Le prince et le comte Claudio se promenant tout à l'heure ici dans une allée sombre de mon verger, ont été secrètement entendus par un de mes gens. Le

prince découvrait à Claudio qu'il aimait ma nièce votre fille; il se proposait de le lui confesser cette nuit pendant le bal, et s'il la trouvait consentante, il projetait de saisir l'occasion aux cheveux et de s'en ouvrir à vous, sans tarder.

LÉONATO. – L'homme qui vous a dit ceci a-t-il un peu d'intelligence?

ANTONIO. – C'est un garçon adroit et fin. Je vais l'envoyer chercher. Vous l'interrogerez vous-même.

LÉONATO. – Non, non. Regardons la chose comme un songe, jusqu'à ce qu'elle se montre elle-même. Je veux seulement en prévenir ma fille, afin qu'elle ait une réponse prête, si par hasard ceci se réalisait. (*Plusieurs personnes traversent le théâtre.*) Allez devant et avertissez-la. – Cousins, vous savez ce que vous avez à faire. – Mon ami, je vous demande pardon; venez avec moi, et j'emploierai vos talents. – Mes chers cousins, aidez-moi dans ce moment d'embarras.

(Tous sortent.)

SCÈNE III

Un autre appartement dans la maison de Léonato

Entrent DON JUAN ET CONRAD

CONRAD. – Quel mal avez-vous, seigneur? D'où vous vient cette tristesse extrême?

DON JUAN. – Comme la cause de mon chagrin n'a point de bornes, ma tristesse est aussi sans mesure.

CONRAD. – Vous devriez entendre raison.

DON JUAN. – Et quand je l'aurais écoutée, quel fruit m'en reviendrait-il?

CONRAD. – Sinon un remède actuel, du moins la patience.

DON JUAN. – Je m'étonne qu'étant né, comme tu le dis, sous le signe de Saturne, tu veuilles appliquer un topique moral à un mal-désespéré. Je ne puis cacher ce que je suis; il faut que je sois triste lorsque j'en ai sujet. Je ne sais sourire aux bons mots de personne. Je veux manger quand j'ai appétit, sans attendre le loisir de personne; dormir lorsque je me sens assoupi, et ne jamais veiller aux intérêts de personne; rire quand je suis gai, et ne flatter le caprice de personne.

CONRAD. – Oui, mais vous ne devez pas montrer votre

caractère à découvert que vous ne le puissiez sans contrôle. Naguère vous avez pris les armes contre votre frère, et il vient de vous rendre ses bonnes grâces; il est impossible que vous preniez racine dans son amitié, si vous ne faites pour cela le beau temps. C'est à vous de préparer la saison qui doit favoriser votre récolte.

DON JUAN. – J'aimerais mieux être la chenille de la haie qu'une rose par ses bienfaits. Le dédain général convient mieux à mon humeur que le soin de me composer un extérieur propre à ravir l'amour de qui que ce soit. Si l'on ne peut me nommer un flatteur honnête homme, du moins on ne peut nier que je ne sois un franc ennemi. Oui, l'on se fie à moi en me muselant, ou l'on m'affranchit en me donnant des entraves. Aussi, j'ai résolu de ne point chanter dans ma cage. Si j'avais la bouche libre, je voudrais mordre; si j'étais libre, je voudrais agir à mon gré: en attendant, laissez-moi être ce que je suis; ne cherchez point à me changer.

CONRAD. – Ne pouvez-vous tirer aucun parti de votre mécontentement?

DON JUAN. – J'en tire tout le parti possible, car je ne m'occupe que de cela. – Qui vient ici? Quelles nouvelles, Borachio?

(Entre Borachio.)

BORACHIO. – J'arrive ici d'un grand souper. Léonato traite royalement le prince votre frère, et je puis vous donner connaissance d'un mariage projeté.

DON JUAN. – Est-ce une base sur laquelle on puisse bâtir quelque malice? Nomme-moi le fou qui est si pressé de se fiancer à l'inquiétude.

BORACHIO. – Eh bien! c'est le bras droit de votre frère.

DON JUAN. – Qui? le merveilleux Claudio?

BORACHIO. – Lui-même.

DON JUAN. – Un beau chevalier! Et à qui, à qui? Sur qui jette-t-il les yeux?

BORACHIO. – Diantre! – Sur Héro, la fille et l'héritière de Léonato.

DON JUAN. – Poulette précoce de mars! Comment l'as-tu appris?

BORACHIO. – Comme on m'avait traité en parfumeur, et que j'étais chargé de sécher une chambre qui sentait le moisi, j'ai vu venir à moi Claudio et le prince se tenant par la main. Leur conférence était sérieuse; je me suis caché derrière la tapisserie; de là je les ai entendus concerter ensemble que le prince demanderait Héro pour lui-même, et qu'après l'avoir obtenue il la céderait au comte Claudio.

DON JUAN. – Venez, venez, suivez-moi; ceci peut devenir un aliment pour ma rancune. Ce jeune parvenu a toute la gloire de ma chute. Si je puis lui nuire en quelque manière, je travaille pour moi en tout sens. Vous êtes deux hommes sûrs: vous me servirez?

CONRAD. – Jusqu'à la mort, seigneur.

DON JUAN. – Allons nous rendre à ce grand souper: leur fête

est d'autant plus brillante qu'ils m'ont subjugué. Je voudrais que le cuisinier fût du même avis que moi! – Irons-nous essayer ce qu'il y a à faire?

BORACHIO. – Nous accompagnerons Votre Seigneurie.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

Une salle du palais de Léonato

LÉONATO, ANTONIO,
HÉRO, BÉATRICE *et autres*

LÉONATO. – Le comte Jean n'était-il pas au souper?

ANTONIO. – Je ne l'ai point vu.

BÉATRICE. – Quel air aigre a ce gentilhomme! Je ne puis jamais le voir sans sentir une heure après des cuissons à l'estomac⁷.

HÉRO. – Il est d'un tempérament fort mélancolique.

BÉATRICE. – Un homme parfait serait celui qui tiendrait le juste milieu entre lui et Bénédict. L'un ressemble trop à une statue qui ne dit mot, l'autre au fils aîné de ma voisine, qui babille sans cesse.

LÉONATO. – Ainsi moitié de la langue du seigneur Bénédict

⁷ Heart-burn.

dans la bouche du comte Jean; et moitié de la mélancolie du comte Jean sur le front du seigneur Bénédict...

BÉATRICE. – Avec bon pied, bon oeil et de l'argent dans sa bourse, mon oncle, un homme comme celui-là pourrait gagner telle femme qui soit au monde, pourvu qu'il sût lui plaire.

LÉONATO. – Vous, ma nièce, vous ne gagnerez jamais un époux, si vous avez la langue si bien pendue.

ANTONIO. – En effet, elle est trop maligne.

BÉATRICE. – Trop maligne, c'est plus que maligne; car il est dit que *Dieu envoie à une vache maligne des cornes courtes*⁸; mais à une vache trop maligne, il n'en envoie point.

LÉONATO. – Ainsi, parce que vous êtes trop maligne, Dieu ne vous enverra point de cornes.

BÉATRICE. – Justement, s'il ne m'envoie jamais de mari; et pour obtenir cette grâce, je le prie à genoux chaque matin et chaque soir. Bon Dieu! je ne pourrais supporter un mari avec de la barbe au menton; j'aimerais mieux coucher sur la laine.

LÉONATO. – Vous pourriez tomber sur un mari sans barbe.

BÉATRICE. – Eh! qu'en pourrais-je faire? Le vêtir de mes robes et en faire ma femme de chambre? Celui qui porte barbe n'est plus un enfant; et celui qui n'en a point est moins qu'un homme. Or celui qui n'est plus un enfant n'est pas mon fait, et je ne suis pas le fait de celui qui est moins qu'un homme. C'est pourquoi je prendrai six sous pour arrhes du conducteur d'ours,

⁸ *Dat Deus inutili cornua curta bovi.*

et je conduirai ses singes en enfer⁹.

LÉONATO. – Quoi donc? vous iriez donc en enfer?

BÉATRICE. – Non, seulement jusqu'à la porte; et là le diable me viendra recevoir avec des cornes au front comme un vieux misérable, et me dira: Allez au ciel, Béatrice, allez au ciel; il n'y a pas ici de place pour vous autres filles: c'est ainsi que je remets là mes singes et que je vais trouver saint Pierre pour entrer au ciel; il me montre l'endroit où se tiennent les célibataires, et je mène avec eux joyeuse vie tout le long du jour.

ANTONIO. – Très-bien, ma nièce. – (A *Héro.*) j'espère que vous vous laisserez guider par votre père.

BÉATRICE. – Oui, sans doute, c'est le devoir de ma cousine de faire la révérence, et de dire: *Mon père, comme il vous plaira.* Mais, cousine, malgré tout, que le cavalier soit bien tourné; sans quoi, doublez la révérence et dites: *Mon père, comme il vous plaira.*

LÉONATO. – J'espère bien un jour vous voir aussi pourvue d'un mari, ma nièce.

BÉATRICE. – Non pas avant que la Providence fasse les maris d'une autre pâte que la terre. N'y a-t-il pas de quoi désespérer une femme de se voir régentée par un morceau de vaillante poussière, d'être obligée de rendre compte de sa vie à une motte de marne bourrue? Non, mon oncle, je n'en veux point. Les fils d'Adam sont mes frères, et sincèrement je tiens pour péché de me marier dans ma famille.

⁹ Un vieux proverbe disait: *Les vieilles pucelles conduisent les singes en enfer.*

LÉONATO. – Ma fille, souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Si le prince vous fait quelques instances de ce genre, vous savez votre réponse.

BÉATRICE. – Si l'on ne vous fait pas la cour à propos, cousine, la faute en sera dans la musique. Si le prince devient trop importun, dites-lui qu'on doit suivre en tout une mesure, dansez-lui votre réponse. Écoutez bien, Héro, la triple affaire de courtiser, d'épouser et de se repentir est une gigue écossaise, un menuet et une sarabande. Les premières propositions sont ardentes et précipitées comme la gigue écossaise, et tout aussi bizarres. Ensuite, l'hymen grave et convenable est comme un vieux menuet plein de décorum. Après suit le repentir qui, de ses deux jambes éclopées, tombe de plus en plus dans la sarabande jusqu'à ce qu'il descende dans le tombeau.

LÉONATO. – Ma nièce, vous voyez les choses d'un trop mauvais côté.

BÉATRICE. – J'ai de bons yeux, mon oncle, je peux voir une église en plein midi.

LÉONATO. – Voici les masques. – (*A Antonio.*) Allons, mon frère, faites placer.

**(Entrent don Pèdre, Claudio, Bénédict,
Balthazar, don Juan, Borachio, Marguerite,
Ursule, et une foule d'autres masques.)**

DON PÈDRE, *abordant Héro.* – Daignerez-vous, madame,

vous promener avec un ami¹⁰?

HÉRO. – Pourvu que vous vous promeniez lentement, que vous me regardiez avec douceur, et que vous ne disiez rien, je suis à vous pour la promenade; et surtout si je sors pour me promener.

DON PÈDRE. – Avec moi pour votre compagnie?

HÉRO. – Je pourrai vous le dire quand cela me plaira.

DON PÈDRE. – Et quand vous plaira-il de me le dire?

HÉRO. – Lorsque vos traits me plairont. Mais Dieu nous préserve que le luth ressemble à l'étui.

DON PÈDRE. – Mon masque est le toit de Philémon; Jupiter est dans la maison.

HÉRO. – En ce cas, pourquoi votre masque n'est-il pas en chaume?

DON PÈDRE. – Parlez bas, si vous parlez d'amour.

(Héro et don Pèdre s'éloignent.)

BÉNÉDICK¹¹. Eh bien! je voudrais vous plaire!

MARGUERITE. – Je ne vous le souhaite pas pour l'amour de vous-même. J'ai mille défauts.

BÉNÉDICK. – Nommez-en un.

MARGUERITE. – Je dis tout haut mes prières.

BÉNÉDICK. – Vous m'en plaisez davantage. L'auditoire peut

¹⁰ *Friend*, un ami; nous disons encore *un bon ami*, dans le même sens.

¹¹ Tout ce dialogue de Marguerite avec Bénédict est attribué, par d'autres, à Balthazar.

répondre *ainsi soit-il*.

MARGUERITE. – Veuillez le ciel me joindre à un bon danseur!

BÉNÉDICK. – Ainsi soit-il!

MARGUERITE. – Et Dieu veuille l'ôter de ma vue quand la danse sera finie! Répondez, sacristain.

BÉNÉDICK. – Tout est dit; le sacristain a sa réponse.

URSULE. – Je vous connais du reste; vous êtes le seigneur Antonio.

ANTONIO. – En un mot, non.

URSULE. – Je vous reconnais au balancement de votre tête!

ANTONIO. – A dire la vérité, je le contrefais un peu.

URSULE. – Il n'est pas possible de le contrefaire si bien, à moins d'être lui; et voilà sa main sèche¹² d'un bout à l'autre. Vous êtes Antonio, vous êtes Antonio.

ANTONIO. – En un mot, non.

URSULE. – Bon, bon; croyez-vous que je ne vous reconnaisse pas à votre esprit? Le mérite se peut-il cacher? Allons, chut! vous êtes Antonio; les grâces se trahissent toujours; et voilà tout.

BÉATRICE. – Vous ne voulez pas me dire qui vous a dit cela?

BÉNÉDICK. – Non; vous me pardonnerez ma discrétion.

BÉATRICE. – Ni me dire qui vous êtes?

BÉNÉDICK. – Pas pour le moment.

BÉATRICE. – On a donc prétendu que j'étais dédaigneuse,

¹² Comme signe d'un tempérament froid. Nous disons encore: *Vous avez les mains fraîches, vous devez être fidèle*.

et que je puisais mon esprit dans les *Cent joyeux contes*¹³. Allons, c'est le seigneur Bénédict qui a dit cela.

BÉNÉDICK. Qui est-ce?

BÉATRICE. – Oh! je suis sûr que vous le connaissez bien.

BÉNÉDICK. – Pas du tout, croyez-moi.

BÉATRICE. – Comment, il ne vous a jamais fait rire?

BÉNÉDICK. – De grâce, qui est-ce?

BÉATRICE. – C'est le bouffon du prince, un fou insipide. Tout son talent consiste à débiter d'absurdes médisances. Il n'y a que des libertins qui puissent se plaire en sa compagnie; et encore ce n'est pas son esprit qui le leur rend agréable, mais bien sa méchanceté; il plaît aux hommes et les met en colère. On rit de lui, et on le bâtonne. Je suis sûre qu'il est dans le bal. Oh! je voudrais bien qu'il fût venu m'agacer.

BÉNÉDICK. – Dès que je connaîtrai ce cavalier, je lui dirai ce que vous dites.

BÉATRICE. – Oui, oui; j'en serai quitte pour un ou deux traits malicieux; et encore si par hasard ils ne sont pas remarqués ou s'ils ne font pas rire, le voilà frappé de mélancolie. Et c'est une aile de perdrix d'économisée, car l'insensé ne soupe pas ce soir-là. – (*On entend de la musique dans l'intérieur*). Il faut suivre ceux qui conduisent.

BÉNÉDICK. – Dans toutes les choses bonnes à suivre.

¹³ *The hundred merry tales*, collection populaire d'anecdotes licencieuses et de facéties sans finesse, publiée par John Rastell, au commencement du XVI^e siècle, et réimprimée, il y a quelques années, par M. Singer, sous le titre: *Shakspeare's Jest Book*.

BÉATRICE. – D'accord. Si l'on me conduit vers quelque mauvais pas, je les quitte au premier détour.

**(Danse. Tous sortent ensuite excepté
don Juan, Borachio et Claudio.)**

DON JUAN. – Sûrement mon frère est amoureux d'Héro; je l'ai vu tirant le père à l'écart pour lui en faire l'ouverture. Les dames la suivent, et il ne reste qu'un seul masque.

BORACHIO. – Et ce masque est Claudio, je le reconnais à sa démarche.

DON JUAN. – Seriez-vous le seigneur Bénédict?

CLAUDIO. – Vous ne vous trompez point, c'est moi.

DON JUAN. – Seigneur, vous êtes fort avancé dans les bonnes grâces de mon frère; il est épris de Héro. Je vous prie de le dissuader de cette idée. Héro n'est point d'une naissance égale à la sienne. Vous pouvez jouer en ceci le rôle d'un honnête homme.

CLAUDIO. – Comment savez-vous qu'il l'aime?

DON JUAN. – Je l'ai entendu lui jurer son amour.

BORACHIO. – Et moi aussi; il lui jurait de l'épouser cette nuit.

DON JUAN, *bas à Borachio*. – Viens; allons au banquet.

(Don Juan et Borachio se retirent.)

CLAUDIO *seul*. – Je réponds ainsi sous le nom de Bénédict; mais c'est de l'oreille de Claudio que j'entends ces fatales nouvelles! Rien n'est plus certain. Le prince fait la cour pour son propre compte. Dans toutes les affaires humaines, l'amitié se montre fidèle, hormis dans les affaires d'amour; que tous les coeurs amoureux se servent de leur propre langue; que l'oeil négocie seul pour lui-même, et ne se fie à aucun agent. La beauté est une enchanteresse, et la bonne foi qui s'expose à ses charmes se dissout en sang¹⁴. C'est une vérité dont la preuve s'offre à toute heure, et dont je ne me défiais pas! Adieu donc, Héro.

(Rentre Bénédict.)

BÉNÉDICK. – Le comte Claudio?

CLAUDIO. – Oui, lui-même.

BÉNÉDICK, *ôtant son masque*. – Voulez-vous me suivre? marchons.

CLAUDIO. – Où?

BÉNÉDICK. – Au pied du premier saule, comte, pour vos affaires. Comment voulez-vous porter la guirlande que nous

¹⁴ Allusion aux figures de cire des sorcières. Une ancienne superstition leur attribuait aussi le pouvoir de changer l'eau et le vin en sang.

tresserons? A votre cou comme la chaîne d'un usurier¹⁵, ou sous le bras comme l'écharpe d'un capitaine? Il faut la porter de façon ou d'autre, car le prince s'est emparé de votre Héro.

CLAUDIO. – Je lui souhaite beaucoup de bonheur avec elle.

BÉNÉDICK. – Vraiment vous parlez comme un honnête marchand de bétail; voilà comme ils vendent leurs boeufs. – Mais auriez-vous cru que le prince vous eût traité de cette manière?

CLAUDIO. – De grâce, laissez-moi.

BÉNÉDICK. – Oh! voilà que vous frappez comme un aveugle. C'est l'enfant qui vous a dérobé votre viande, et vous battez la borne¹⁶.

CLAUDIO. – Puisqu'il ne vous plaît pas de me laisser, je vous laisse, moi.

(Il sort.)

BÉNÉDICK. – Hélas! pauvre oiseau blessé, il va se glisser dans quelque haie. Mais... que Béatrice me connaisse si bien... et pourtant me connaisse si mal! Le bouffon du prince! Ah! il se pourrait bien qu'on me donnât ce titre, parce que je suis jovial. – Non, je suis sujet à me faire injure à moi-même; je ne passe point pour cela. C'est l'esprit méchant, envieux de Béatrice, qui se dit le monde, et me peint sous ces couleurs. Fort bien, je me vengerai de mon mieux.

¹⁵ Parure des citoyens opulents du temps de Shakspeare.

¹⁶ Allusion à l'aveugle de Lazarille de Tormes.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.